

Nataša, Kitty et Lev Nikolaevič sur le divan d'Osipov, ou les destinées psychanalytiques de l'œuvre de Tolstoï dans la Russie des années 1910

Catherine GÉRY (INALCO)

Dans l'introduction qu'il a rédigée en 1991 à son *Histoire de la psychanalyse en Russie (Eros Nevozmožnogo. Istoria psixoanaliza v Rossii)*¹, Aleksandr Etkind affirme que la tradition scientifique et culturelle russe est restée étrangère aux processus de spécialisation professionnelle et de cloisonnement disciplinaire que l'Occident a connus au XIXe siècle². Ceci expliquerait, selon lui, les interactions nombreuses et variées entre les théories freudiennes et la philosophie, la littérature et d'autres formes d'art en Russie durant les deux premières décennies du XXe siècle. Si cette affirmation doit être nuancée, car bien peu furent les Occidentaux qui, à la même époque, ont pensé la psychanalyse en dehors de la littérature, à commencer par Freud, il est cependant indéniable que la culture artistique russe a présenté un terrain plus que favorable à la transplantation des nouvelles thèses du maître viennois. L'épanouissement des sciences humaines appliquées et surtout l'atmosphère nietzschéenne de l'Age d'argent (qui fut pour la psychanalyse en Russie un véritable « Age d'or »), la préscience que l'homme est tout entier mû par des forces élémentaires dont il n'a pas conscience et qui le dépassent ont également favorisé cette rencontre de la psychanalyse et des arts. En 1913, Aleksandr Blok, un des grands explorateurs du versant nocturne de l'âme humaine, écrivait : « Il y a en nous trop de forces que nous ignorons. L'humanité en prendra possession. Mais pour le moment, nous vivons dans l'inconnu »³. Parmi ces forces mystérieuses, l'*eros* occupe une place de choix : Freud est d'ailleurs l'exact contemporain de Vasilij Rozanov et de sa déification de la sexualité, de Fedor Sologub et du traité des perversions qu'est *Le Démon mesquin*, d'Anastasia Verbitskaja et de ses scandaleuses *Clefs du bonheur*, de l'érotisme à la fois orgiaque et mystique de Vjačeslav Ivanov, etc.⁴.

¹ 1991 peut être considéré comme l'année d'une nouvelle visibilité de la psychanalyse dans le paysage éditorial russe, avec la parution de nombreux articles sur l'histoire de la psychanalyse en Russie venant concurrencer et compléter les études déjà menées en Occident.

² A. Etkind, *Histoire de la psychanalyse en Russie*, PUF, Paris, 1995, p. 5-6.

³ A. Blok, *Stixotvorenija*, L., 1955, p. 362.

⁴ On peut aussi rappeler les expériences sexuelles plus ou moins raffinées auxquelles se livraient les intellectuels dans la « Tour » de la rue de Tauride à Pétersbourg ou la fascination de ces mêmes intellectuels pour l'érotisme brutal de la secte des Flagellants (Xlysty). Les sectes russes ont attiré l'attention des écrivains (Remizov – qui évoque les pratiques érotiques des Flagellants dans *Čertik (Le Diablotin)* –, Belyj et d'autres) comme celle des

Bien qu'adversaire résolu de la modernité et apôtre ardent d'un idéal d'abstinence sexuelle, Lev Tolstoj a fondé une bonne partie de son œuvre sur cette double tentation propre à l'Age d'argent russe : la tentation du sexe et la tentation de la mort. D'*Anna Karenina* à *La Sonate à Kreutzer*, la mort intervient bien sûr comme une punition (sociale, morale et narrative) et la seule *rétribution* possible à la « débauche » sexuelle, pour reprendre l'épigramme biblique à *Anna Karenina*, tirée du *Deutéronome* : « C'est à moi qu'appartient la vengeance, c'est moi qui ferai la rétribution » (en slavon : *Mne otmščenie i az vozdam*)⁵. Si la modernité « mauvaise », à savoir la modernité économique et sociale (et plus précisément l'émancipation des femmes), fait dans *Anna Karenina* l'objet d'une constante protestation, la modernité littéraire trouve quant à elle à s'y exprimer admirablement. On pourrait en dire autant de la plupart des œuvres de cet indiscutable découvreur littéraire de l'inconscient qu'est Tolstoj. *Anna Karenina* n'est pas seulement un grand roman moral sur l'adultère, c'est aussi une tentative de formaliser les conflits intrapsychiques dans l'écriture et de leur trouver une structure narrative. *La Sonate à Kreutzer* n'est pas seulement un modèle de pensée dialectique et didactique, c'est aussi la description presque clinique d'un état paranoïaque où se mêlent amour et haine des femmes. La dualité tragique des pulsions (pulsion de vie et pulsion de mort), formulée dès 1912 par la psychanalyste russe Sabina Spielrein dans son article « La destruction comme cause du devenir » (« Destrukcija kak pričina stanovlenija »)⁶, avait déjà trouvé chez Tolstoj son expression littéraire, que ce soit sur le mode de l'analyse ou sur celui de la symbolisation.

Dans une de ses lettres, Freud aurait écrit que les poètes et les philosophes avaient découvert l'inconscient avant lui et qu'il avait juste mis au point une méthode scientifique avec laquelle cet inconscient pouvait être étudié⁷. Peu importe de savoir si cette citation célèbre (mais non attestée) est authentique ou non : c'est le révélateur du tribut que la jeune

psychanalystes. Mixail Laxtin (1869-1932), historien de la médecine en Russie (on lui doit des travaux sur la médecine dans la Russie pré-pétroviennne mais aussi, en 1912, une *Histoire de la psychiatrie en Russie*) a rédigé dans les années 10 du XXe siècle une étude psychanalytique de ces sectes. Voir M. Laxtin, *Medicina i vrači v Moskovskom gosudarstve (v dopetrovskoj Rusi)*, M., 1906 ; *Starinnye pamjatniki medicinskoj pis'mennosti*, M., 1911 ; *Materialy k istorii psixiatrii v Rossii*, M., 1912.

⁵ Deutéronome, 32 : 35. On retrouve également ces paroles divines dans l'*Epître aux Romains*, XII, 19, et l'*Epître aux Hébreux*, X, 30, de l'apôtre Paul.

⁶ En allemand : « Die Destruktion als Ursache des Werdens ». Pour plus d'informations sur l'œuvre de Spielrein, voir le site très complet qui lui est consacré : <http://spielrein.ru/>. Comme le note Elizabeth Roudinesco dans son article « Les premières femmes psychanalystes », les travaux de Sabina Spielrein sont en partie à l'origine des thèses de Freud sur la pulsion de mort qu'il a développées dans son ouvrage *Au-delà du principe de plaisir*. E. Roudinesco, « Les premières femmes psychanalystes », *Mil Neuf Cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°16, 1998, p. 27-41. Alexandre Etkind souligne quant à lui que « l'idée de l'instinct de mort fut largement utilisée par les psychanalystes russes ». A. Etkind, *Histoire de la psychanalyse en Russie*, op. cit., p. 149-151.

⁷ Dans *The Literary Use of the Psychoanalytic Process*, Meredith Skura va encore plus loin, en affirmant que les poètes n'ont pas seulement découvert l'inconscient mais... la psychanalyse en tant que telle. M. Skura, *The Literary Use of the Psychoanalytic Process*, New Haven, Yale University Press, 1981, p. 4.

science psychanalytique entendait payer à la littérature et la philosophie. Et bien qu'il soit généralement considéré comme moins « psychanalysable » que Dostoïevskij, son grand rival⁸, Tolstoï se trouve au premier rang de ces auteurs qui envisagent le texte comme le lieu où s'expriment des états psychologiques et émotionnels, comme un espace de projection des conflits psychiques et de leur résolution. Dans cette optique, la littérature, qu'elle soit autobiographique ou de fiction, peut être assimilée non seulement à une exposition de contenus latents, voire inconscients, mais aussi au processus psychanalytique de dévoilement et d'interprétation de ces contenus, l'écrivain apparaissant dès lors comme une sorte de « confrère » du médecin.

Le psychiatre russe Nikolaj Osipov ne s'y est pas trompé, qui a fait de Tolstoï et de son œuvre la matière privilégiée de ses études de psychanalyse clinique appliquée à la littérature et aux personnalités littéraires. Son exposé de 1913 consacré aux *Carnets d'un fou* de Tolstoï s'ouvre sur cette phrase révélatrice :

La vie et les œuvres de Lev Nikolaevič nous fournissent un matériau psychologique et psychopathologique inépuisable ; ce matériau n'est pas seulement factuel, il a également subi un traitement littéraire et, j'oserais le dire, un traitement scientifique génial.⁹

Dix ans avant les thèses de Tat'jana Rozental' sur la *Souffrance et (la) création chez Dostoïevskij* (1920) et la postface d'Ivan Ermakov au *Nez* de Gogol' (1921)¹⁰, presque vingt ans avant Freud et son essai sur *Dostoïevskij et le parricide* (1928) ou Xodasevič et ses travaux sur la portée psychanalytique des romans de Belyj¹¹, Osipov explore donc un territoire encore

⁸ On remarquera que dans l'ouvrage paru en 1989 sous le titre *La littérature russe et la psychanalyse (Russian Literature and Psychoanalysis. Linguistic and Literary Studies in Eastern Europe)* sous la direction de Daniel Rancour-Leferrère, Tolstoï n'apparaît curieusement pas aux côtés de Puškin, Dostoïevskij, Gogol', Belyj, Tjutčev, Axmatova, Zoščenko, Bulgakov, Baxtin, Solženitsyn, Limonov ou encore Nabokov.

⁹ N.E. Osipov, « *Žapiski sumassėdšego. Nezakončennoe proizvedenie L. N. Tolstogo (K voprosu ob ěmocii bojazni)* ». Communication lue au cours d'une séance du cercle psychiatrique « Les petits vendredi » et parue dans *Psixoterapija*, n°3, 1913 (tirage à part).

¹⁰ Dans la postface de cette édition du *Nez* parue en 1921, Ivan Ermakov analyse le récit de Gogol' comme l'illustration d'un complexe de castration. De 1922 à 1925, il fera paraître plusieurs de ses études psychanalytiques des œuvres des écrivains russes dans la collection *Bibliothèque de psychologie et de psychanalyse (Psixologičeskaja i psixoanalitičeskaja biblioteka)* qu'il dirige, dont « *Ėtjudy po psixologii tvorčestva A.S. Puškina. Opyt organičeskogo ponimanija « Domika v Kolomne », « Proroka », Malen'kix tragedij* » (M., 1923) et « *Očerki po analizu tvorčestva N.V. Gogolja* » (M., 1924). Voir le site <http://www.psychiatry.ua/articles/paper207.htm>

¹¹ V. Xodasevič, « *Ableuxovy-Letaevy-Korobkiny* », *Izbrannaja proza*, New York, 1982, p. 151-181. Vladislav Xodasevič, « *Andrej Belyj* », *Serebrjanyj vek. Memuary*, M., Izvestija, 1990, p. 207-227. Selon Alexandre Etkind, « les essais de Khodassevitch sur Biely ont été écrits sous l'influence directe de l'analyse de Dostoïevski par Freud » (haine du père, amour sensuel pour la mère), et ceci bien que le poète russe ne mentionne à aucun moment le psychanalyste viennois. « Les motivations principales de Biely, tout comme celles de Dostoïevski, sont un désir de tuer le père, la culpabilité qui s'ensuit et une pulsion de punition, le transfert de ces sentiments pénibles sur les autres, sur l'Etat et sur le monde entier. ». A. Etkind, *Histoire de la psychanalyse en Russie, op. cit.*, p. 98. Selon Etkind toujours, « l'essai de Khodassevitch est un classique et la seule critique littéraire psychanalytique venant de Russie que l'on puisse qualifier de réussie » (*Ibidem*, p. 99).

presque vierge, appelé à devenir aussi populaire que controversé. Psychiatre de formation, Osipov est l'un des premiers à avoir systématiquement diffusé la pensée de Freud en Russie, puis en Tchécoslovaquie où il émigre après la Révolution ; il est aussi un pur produit de l'Age d'argent et de ses systèmes philosophiques de représentation, ce dont témoignent par exemple ses théories sur l'amour au sens eidétique comme « facteur fondamental de la vie cosmique », théories qui empruntent aussi bien au concept freudien de *libido* qu'aux thèses de Fedorov, Rozanov, Solov'ev ou encore Berdjajev sur l'amour et la sexualité¹². C'est de cet improbable écheveau de références que sera tissé le dernier de ses trois essais publiés sur Tolstoj : *Les souvenirs d'enfance de Tolstoj : contribution à la théorie de la libido de Z. Freud (Vospominanija Tolstogo o detstve. Vklad v teoriju libido Z. Frejda)*.

De fait, comme le souligne Aleksandr Etkind, « la culture moderne russe a créé sa propre théorie de la sexualité, étroitement liée aux idées du symbolisme »¹³. Les analyses de l'œuvre de Tolstoj par Osipov font ainsi se conjindre psychanalyse et pensée symboliste, et ceci jusque dans le vocabulaire utilisé. Au cours des années 10 en Russie, le lexique de la psychanalyse est d'ailleurs en train de se constituer, et Osipov est l'un de ceux qui contribuent à son élaboration. Les diverses couches du vocabulaire qu'on peut identifier dans les travaux de ce précurseur reflètent un curieux mélange de rationalisme empirique et de mysticisme plus ou moins déclaré qui se retrouve dans le contenu même des textes, leur auteur occupant quant à lui une position à l'interface de la science et de la pensée spéculative.

Bien que son expérience clinique, acquise dans le cadre de diverses institutions moscovites, soit riche et variée, Osipov est surtout identifié à un philosophe, et se considère lui-même comme un philosophe : c'est d'ailleurs en tant que tel que Nikolaj Losskij l'adoubra dans son article posthume de 1935 « Le Docteur Osipov comme philosophe »¹⁴. Quant à savoir si l'on peut qualifier Osipov de psychanalyste, la question reste ouverte. Osipov disait modestement de ses études théoriques qu'elles étaient une « introduction à la compréhension des travaux sur la psychanalyse »¹⁵, il n'a lui-même jamais suivi d'analyse et ses contacts avec les analystes étrangers (Freud, Bleuler, Jung ou Dubois) furent assez rares et souvent brefs. Son statut quelque peu marginal ne l'a cependant pas empêché de mettre sur le divan un monstre sacré de la littérature russe pour lui faire subir une cure psychanalytique

¹² Sur les relations de la psychanalyse avec la « pensée russe », voir V.M. Lejbin, *Istorija psixoanaliza v Rossii in Zigmund Frejd, psixoanaliz i russkaja mysl'*, M., 1994, p. 3–15.

¹³ A. Etkind, *Histoire de la psychanalyse en Russie*, op. cit., p. 99.

¹⁴ N.O. Losskij, « Doktor N.E. Osipov kak filosof », in *Žizn' i smert'. Sbornik pamjati D-ra Nikolaja Evgrafoviča Osipova*, Prague, 1935, p. 46-54.

¹⁵ Cité par I.E. Sirotkina, « Iz istorii russkoj psixoterapii : N.E. Osipov v Moskve i Prage », article consulté en ligne sur le site http://www.voppsy.ru/journals_all/issues/1995/951/951074.htm

posthume. L'entreprise n'allait pas sans présenter quelque danger, car la récente disparition du grand vieillard avait déchainé des passions incontrôlables et rendu difficile toute tentative d'interprétation critique et rationnelle de sa vie comme de son œuvre.

Le premier des trois textes qu'Osipov consacre à Tolstoj paraît dès 1911 dans la revue *Psychothérapie. Panorama des questions liées aux soins psychiques et à la psychologie appliquée* (*Psixoterapija. Obozrenie voprosov psixičeskogo lečenja i prikladnoj psixologii*). *Psychothérapie* est la première revue russe interdisciplinaire d'orientation psychanalytique, dont Osipov, alors jeune assistant à la Clinique psychiatrique de Moscou, est co-fondateur et membre du comité de rédaction. L'article est intitulé « La Psychothérapie dans les œuvres littéraires de L. N. Tolstoj. Extrait de *Tolstoj et la médecine* » (« Psixoterapija v literaturnyx proizvedenijax L.N. Tolstogo. Otryvok iz raboty *Tolstoj i medicina* »).

Cet essai, qui s'intéresse à l'image des médecins et à l'exposition des maladies psychiques dont souffrent Nataša Rostova et Kiti (Kitty) Ščerbackaja rétrospectivement dans *Guerre et paix* et *Anna Karenina*, est en lien direct avec le premier article publié par Osipov en 1909 sur la névrose d'angoisse (qui est également la première étude détaillée d'un cas clinique dans l'histoire de la psychanalyse en Russie)¹⁶. On peut rappeler brièvement les événements relatés par Tolstoj dans ses deux romans : alors qu'elles sont plus ou moins engagées à un homme noble et bon, pour lequel elles éprouvent amour et respect (le prince Andrej dans un cas, Levin dans l'autre), Nataša et Kitty sont irrésistiblement attirées par un brillant séducteur (Kuragin / Vronskij). La « trahison » que commettent Kuragin et Vronskij vis-à-vis de Nataša et Kitty révèle chez elles ce qu'Osipov va diagnostiquer comme une névrose d'angoisse. Elles tombent malades, et assez gravement pour qu'on juge nécessaire de mobiliser toute une batterie de médecins. La suffisance de ces derniers n'ayant d'égale que leur totale indifférence pour les aspects non somatiques de la maladie des deux jeunes filles, c'est presque miracle que celles-ci s'en sortent sans trop de dommage.

Comme le montre le canevas commun à ces deux histoires que Tolstoj traite de façon presque identique, les souffrances psychiques sont causées par l'apparition d'un désir incompatible avec le système de valeurs morales (ce type de conflit est caractéristique d'un très grand nombre de personnages tolstoïens ; il est entre autres constitutif de la figure d'Anna Karenina). Mais là où Freud aurait sans doute mis en avant des causes sexuelles (l'apparition

¹⁶ N.E. Osipov, « O nevroze bojazni », in *Žurnal nevropatologii i psixiatrii imeni S.S. Korsakova*, 1909, Kn. 5-6, p.783-805. (de nos jours, on emploiera plutôt les termes de *trevožnyj nevroz*, *nevroz straxa* ou encore *nevroz trevogi* pour rendre le terme allemand *Angstneurose*). Au sujet de cet article d'Osipov, voir M. Miller, *Freud au pays des Soviëts*, Seuil, Paris, 2001, p. 48-51.

d'un désir sexuel qui reste inassouvi)¹⁷, Osipov, bien que conscient que la névrose d'angoisse trouve son origine dans les désordres de la sexualité, semble se dérober en évoquant une déception amoureuse, c'est-à-dire en se situant de préférence dans le registre des sentiments. On notera que l'état de confusion qui découle du traumatisme provoqué par cette déception est par ailleurs pris tout à fait au sérieux par Tolstoï ; et c'est sans doute la première fois dans la littérature russe que l'étiologie, les symptômes et les conséquences psychiques de ce qu'on serait tenté d'appeler banalement un « chagrin d'amour » font l'objet d'une telle attention et d'un tel développement.

Dans ce premier article, Osipov s'attache à l'exposition par Tolstoï d'une névrose d'angoisse « actuelle », c'est-à-dire dont les causes sont détectables dans l'histoire récente du sujet. Pour son second essai, une communication lue au cours d'une séance du cercle psychiatrique *Les petits vendredi* à Moscou, il choisit une hystérie d'angoisse dont l'étiologie renvoie cette fois-ci au monde lointain et archaïque des souvenirs d'enfance et à leur refoulement. Ce deuxième *opus* date de 1913 et s'intitule « *Les Carnets d'un fou*. Une œuvre inachevée de L. N. Tolstoï (Contribution à la question de l'émotion de l'angoisse) » (« *Zapiski sumasšedšego*. Nezakončennoe proizvedenie L.N. Tolstogo (k voprosu ob èmocii bojazni) »).

Dans ses *Carnets d'un fou*, Tolstoï décrit sous une forme fictionnelle la crise d'angoisse qu'il a subie à Arzamas le 2 septembre 1869 et les causes qui, selon lui, ont provoqué cette crise. Cet épisode de la vie de l'écrivain nous est connu entre autres par une lettre qu'il a envoyée à sa femme le 4 septembre 1869 :

Avant-hier, j'ai passé la nuit à Arzamas et une chose insolite m'est arrivée. Il était deux heures du matin, j'étais épouvantablement fatigué, j'avais sommeil, je n'avais mal nulle part, et soudain une angoisse m'a envahi, une terreur, une horreur telle que je n'en ai jamais éprouvée de ma vie.¹⁸

Dans *Les Carnets d'un fou*, la crise d'Arzamas est rendue avec une précision et une force d'évocation proprement hallucinantes. Nous avons là des pages magistrales, que je n'hésiterai pas à qualifier de « karéniniennes » en ce qu'elles sont à mon avis d'une qualité littéraire et psychologique égale à celle des deux scènes parmi les plus fameuses du chef-d'œuvre de Tolstoï : la crise d'angoisse d'Anna dans le train qui la ramène de Moscou à Pétersbourg, et la description de son état psychique dans les minutes qui précèdent son suicide. Dans ces deux cas, pour mettre à nu l'inconscient de son personnage et les

¹⁷ Voir les textes de Freud consacrés à la névrose d'angoisse : *Obsessions et phobies* (1895), *Psychonévroses de défense* (1895) et *Inhibitions, symptômes et angoisses* (1926).

¹⁸ L.N. Tolstoï, *Polnoe sobranie socinenij*, M., 1936, t. 26, p. 853.

mécanismes de cet inconscient, Tolstoï avait recours à divers procédés comme la narration subjective (monologue intérieur ou style indirect libre), la rupture des liens de cause à effet dans la phrase, les répétitions obsessionnelles, la pensée associative, la symbolisation, l'intégration à l'univers psychique des objets du monde extérieur. Ces procédés sont également présents dans *Les Carnets d'un fou* :

Nous finîmes par arriver devant une petite maison avec un poteau. Cette maison était blanche, mais elle me sembla terriblement triste. J'en fus même effrayé. (...). J'entrai dans la maison, il y avait un petit corridor, un homme ensommeillé qui avait une tache sur la joue – cette tache me sembla terrifiante – nous montra une chambre. Elle était sombre, cette chambre. J'y entrai, et je me sentis encore plus terrifié. (...). C'était une chambre carrée et proprement blanchie. Je me souviens que ce qui me faisait souffrir, c'est qu'elle était exactement carrée. (...). Sergeï mit le samovar, versa du thé. Je pris un oreiller et me couchai sur le divan. Je ne dormais pas, j'entendais Sergeï boire le thé et m'appeler. J'avais peur de me lever, peur de dissiper le sommeil et de m'asseoir. Je ne me levai pas et je commençais à m'assoupir. Je me suis sans doute assoupi, car lorsque je suis revenu à moi, il n'y avait personne et la chambre était obscure. Je sentais bien qu'il n'y avait aucune possibilité pour que je m'endormisse. Pourquoi suis-je venu ici. Qu'est-ce que je fais, et où ? Je fais quelque chose d'effrayant mais je n'arrive pas à fuir. Je suis toujours avec moi-même et je suis moi-même la cause de mes souffrances. Moi, le voici, je suis tout entier ici. Aucun domaine, ni celui de Penza, ni aucun autre ne m'ajoutera ni ne m'ôtera rien. Et moi, moi je m'insupporte, et je me fais souffrir moi-même. Je veux dormir, et je ne peux pas m'oublier. Je ne peux pas sortir de moi-même. Je sortis dans le corridor.¹⁹

Après ce monologue intérieur, le narrateur entend « la voix de la mort », comme seule réponse à ses tourments ; il s'ensuit une description tout aussi saisissante de l'angoisse de mort, la peur de mourir, la peur d'être détruit (*Angst* en allemand – en russe, les mots utilisés par Tolstoï sont *strax*, *užas* et *toska*). On retrouve ici une tonalité équivalente à celle des derniers chapitres de *La Mort d'Ivan Il'ič* :

J'essayai de secouer cette horreur. Je trouvai un chandelier en cuivre avec une bougie en partie consumée et je l'allumai. La lumière rouge de la bougie et sa longueur, un peu plus courte que celle du chandelier, tout disait la même chose. Il n'y a rien dans la vie, il y a la mort, mais elle ne devrait pas être. (...). Il faut s'endormir. Je me couchai. Mais à peine étais-je couché que soudain je fis un bond d'effroi. Et l'angoisse, et l'angoisse, la même angoisse psychique que celle qu'on ressent avant de vomir, mais uniquement psychique. La peur, l'effroi, il me semble que c'est de la mort que j'ai peur, mais je pense à la vie et c'est de la vie qui se meurt que j'ai peur. C'était comme si la vie et la mort ne faisaient plus qu'un. Quelque chose essayait de déchirer mon âme en deux parties mais n'arrivait pas à la déchirer. Une fois encore j'aillai voir les dormeurs, une fois encore j'essayai de m'endormir, et toujours la même

¹⁹ L.N. Tolstoï, *Zapiski sumasšedšego*, texte russe consulté en ligne sur le site www.litru.ru

angoisse, rouge, blanche, carrée. Quelque chose essaie d'exploser mais n'arrive pas à exploser.²⁰

Les Carnets d'un fou sont également une tentative de concilier l'expérience déconcertante et douloureuse de la crise d'angoisse (et même des crises d'angoisse, puisque l'auteur va les traquer jusque dans sa petite enfance) à une crise qui est, selon Tolstoï, d'une tout autre nature : la crise spirituelle qui a abouti à sa « conversion » à l'aube des années 1880. Le narrateur des *Carnets d'un fou* trouve une issue à la peur et l'angoisse dans la prière et la lecture des Évangiles, et c'est cette « folie » qui lui apporte la paix de l'esprit.

Freud disait à juste titre qu'on pouvait lire ses études de cas comme des nouvelles ou des romans ; Osipov va quant à lui s'autoriser à lire une fiction comme l'histoire d'un cas clinique, arguant du fait que *Les Carnets d'un fou* sont un texte largement autobiographique. Il propose au début de son exposé d'analyser l'œuvre de Tolstoï « comme si c'était une lettre reçue d'un malade qui n'aurait pas pu se déplacer et se serait borné à envoyer ses notes, en demandant de surcroît de ne plus lui poser aucune question »²¹. Le psychiatre rompt ainsi de façon unilatérale et quelque peu désinvolte le contrat conclu entre l'écrivain et son lecteur, tout en posant de façon relativement originale une question à mon sens fondamentale : celle du statut que nous devons accorder aux textes tardifs de Tolstoï.

Afin de mener à bien sa tentative d'analyse de ce que j'appellerai « le cas T. », Osipov adopte le point de vue du « faux naïf ». Bien entendu, il se défend avec la dernière énergie de considérer le « grand homme » comme un malade mental²² et son œuvre comme une des manifestations de cette maladie. La confusion qu'il cultive sur ses intentions réelles est cependant grosse de conséquences. En effet, Osipov ne peut être si naïf qu'il n'a pas compris la portée ironique d'une œuvre dont le titre originel était *Les Carnets d'un non-fou*, et où Tolstoï entendait dénoncer l'assimilation par certains médecins et membres de sa propre famille de sa crise spirituelle à une crise de démence. Nous devons comprendre par antiphrase que le fou n'est pas celui à qui la vérité supérieure du Christ a été révélée ; le fou, c'est l'homme « normal » aux yeux du monde, celui qui vit dans la méconnaissance de cette vérité, n'adore que les idoles matérielles et n'a d'autre but que la satisfaction de la chair, la prospérité financière ou la gloire terrestre. Or, Osipov ignore superbement cette dimension

²⁰ *Ibidem*,

²¹ N.E. Osipov, « *Zapiski sumasšedšego, nezakončennoe proizvedenie L.N. Tolstogo (k voprosu ob èmocii bojazni)* », texte consulté en ligne sur le site <http://www.psychol-ok.ru/lib/osipov/zsnpt.html>

²² N.E. Osipov, « *Psixoterapija v literaturnyx proizvedenijax L.N. Tolstogo* », *Psixoterapija*, n°1, 1911, p. 1 : « N'allez surtout pas penser qu'il convient de considérer Tolstoï lui-même comme un malade mental. En aucune façon ! ».

essentielle du récit de Tolstoï et mène de bout en bout son analyse sous un habit unique, celui du médecin pragmatique, adepte du « réalisme empirique », comme il l'affirme lui-même. Osipov se comporte également à nos yeux en béotien, puisque la distinction fondamentale entre les deux instances constitutives du texte littéraire que sont l'auteur et son narrateur semble lui échapper complètement. En conséquence, nous sommes portés à nous indigner d'une interprétation de la nouvelle de Tolstoï qui nous apparaît au pire erronée et au mieux excessivement réductrice ; quant aux analystes, ils déploreront un autre type de confusion, entre deux méthodes de la psychanalyse appliquée à la littérature : l'analyse de la personnalité de l'auteur, qui envisage l'œuvre de ce dernier comme un symptôme, et l'interprétation de l'œuvre, de ses sens sous-jacents et de tout le matériau inconscient qui la constitue.

Un tel degré d'inconséquence, que même Freud n'eût pas accepté, lui qui mettra un point d'honneur à différencier les deux démarches ici confondues par Osipov, se doit donc de cacher des desseins plus complexes. Et c'est bien ce que laisse supposer la fin de l'analyse de cas proprement dite, où se révèle quelque chose de l'ordre d'une stratégie.

On comprend alors qu'Osipov considère réellement dans la vie de Tolstoï la période d'après la crise spirituelle comme une période de délire au sens clinique du terme, mais qu'il ne peut l'affirmer ouvertement deux années seulement après la mort du grand homme. La confusion entre Tolstoï l'écrivain et son *alter ego* dans le texte, qui nous avait fait bondir quelques pages auparavant, se trouve justifiée : c'est bien Tolstoï, et pas son narrateur, qui est désigné sous le terme de « malade » (*bol'noj*) et qui souffre d'une hystérie d'angoisse. Née des traumatismes subis dans l'enfance et aggravée par une satisfaction insuffisante du désir sexuel dans le mariage, cette hystérie d'angoisse se manifeste, dans ses moments les plus aigus, par une religiosité exaltée, au cours de laquelle « le malade ne voit pas ce qui existe, mais ce qu'il désire voir (en allemand : *Wunschdelirium*) »²³. Osipov fait ici allusion aux derniers paragraphes des *Carnets d'un fou*, quand le narrateur semble nier l'existence des mendiants qu'il voit sur le parvis de l'église, de la même façon qu'Ivan Il'ič nie la mort au moment même où elle s'empare de lui. En d'autres termes, la recherche passionnée de la vérité, de la justice et de Dieu qui a animé Tolstoï à la fin de sa vie serait un symptôme hystérique, et le grand sage serait bon pour aller habiter la « maison jaune ».

Après avoir exposé le « cas Tolstoï » et établi à demi-mot ce diagnostic que d'aucuns trouveront scandaleux et révoltant, Osipov se lance dans une entreprise tout aussi risquée, à savoir une réfutation de Freud par le truchement du physiologue et psychologue américain

²³ N.E. Osipov, « *Zapiski sumasšedšego. Nezakončennoe proizvedenie L.N. Tolstogo (k voprosu ob èmocii bojazni)* », texte consulté en ligne sur le site <http://www.psychol-ok.ru/lib/osipov/zsnpt.html>

William James, auteur en 1884 d'une théorie des émotions devenue rapidement célèbre en Occident comme en Russie²⁴. Mes recherches ne m'ont pas permis d'établir avec exactitude si Osipov avait également eu connaissance d'un autre texte de William James paru en 1902 et intitulé *L'Ame malade (The Sick Soul)*, où l'auteur soumettait à un examen minutieux la crise émotionnelle et l'épisode mélancolique qui avaient conduit Tolstoï à l'écriture de sa *Confession*.

Quoi qu'il en soit, Osipov consacre près d'un tiers de son essai d'interprétation psychanalytique des *Carnets d'un fou* à William James, c'est-à-dire à l'un des fondateurs du pragmatisme américain, un homme qui a envisagé les mécanismes de la pensée d'un point de vue essentiellement biologique, qui a voulu faire de la psychologie une science naturelle et donner des réalités psychiques une connaissance « rationnelle », ce qui nous en dit indirectement long sur la façon dont le monde scientifique russe a en définitive accueilli la psychanalyse freudienne²⁵.

La substitution dès le titre de l'article du terme de « névrose » par celui d'« émotion » dans le syntagme « émotion d'angoisse » (*émocija bojazni*) nous annonçait déjà clairement les objectifs d'Osipov : trouver en la personne de James une alternative commode à Freud, comme le sera Pavlov une décennie plus tard pour les psychanalystes et les psychiatres soviétiques. James est en effet porteur d'un système optimiste, matérialiste, fondé sur l'idée que l'homme peut-être amélioré par un effort de la raison et de la volonté (autant de thèses qui seront aussi développées par Pavlov), et surtout, un système qui permet de faire l'impasse sur le pansexualisme de Freud qui, décidément, se révèle l'obstacle le plus insurmontable à une totale acceptation de ses conceptions sur la psyché humaine.

De fait, la théorie psychanalytique est une théorie de la coprésence de la sexualité et de la pensée qui a rencontré bien des résistances²⁶. Comme il l'avait déjà fait dans « La Psychothérapie dans les œuvres de L.N. Tolstoï », mais au prix cette fois d'une douteuse acrobatie intellectuelle qui n'est pas sans préfigurer celles auxquelles se livreront plus tard les « freudo-marxistes », Osipov parvient donc à éviter « l'insupportable de la sexualité ». Pourtant Tolstoï lui-même, bien que partisan de l'abstinence, n'avait rien d'un Père-la-vertu

²⁴ William James affirme que contrairement à ce qu'on pense habituellement, les émotions ne déclenchent pas les perceptions physiques mais sont déclenchées par elles : « nous sommes affligés parce que nous pleurons, irrités parce que nous frappons, effrayés parce que nous tremblons » etc. W. James, *Les Emotions. Œuvres choisies I*, L'Harmattan, Paris, 2006, p. 45-87.

²⁵ Osipov témoignera aussi d'un vif intérêt pour la « thérapie rationnelle » du psychothérapeute suisse Paul Dubois (1848-1918), qu'il cite à de nombreuses reprises dans ses travaux.

²⁶ Aussi les premiers ouvrages de Freud dans les années 1890 ont souvent été mal accueillis par le milieu médical et ont presque toujours provoqué le scandale. Ce fut le cas, dès 1896, de sa conférence sur l'étiologie sexuelle de l'hystérie.

quand il s'agissait de verbaliser les désirs sexuels, et ceci à l'encontre de toute la tradition savante de la littérature russe.

Osipov attendra dix ans pour consacrer une troisième étude à Tolstoj intitulée *Les souvenirs d'enfance de Tolstoj : contribution à la théorie de la libido de Z. Freud*, où s'il aborde de front la question de la sexualité, c'est pour mieux polémiquer avec Freud et opposer une éthique de l'amour à la notion de *libido*, comprise comme énergie (pulsion) sexuelle animant la recherche du plaisir. Certaines des thèses développées dans cet article seront reprises en 1998 par le slaviste américain Daniel Rancour-Leferriere dans *Tolstoj sur le divan. La Misogynie, Le Masochisme et la Mère absente*²⁷. A partir d'une étude minutieuse du *Journal* et autres documents privés de Tolstoj, Daniel Rancour-Leferriere émet une série d'hypothèses sur l'origine psychique des positions antisexuelles de ce dernier (leurs origines idéologiques étant quant à elles largement connues). Comme Osipov avant lui, il accorde une importance primordiale aux angoisses de séparation dont souffrait Tolstoj et qui étaient liées à la perte prématurée de sa mère. Dans son article « *La Sonate à Kreutzer : analyse kleinienne du refus du sexe par Tolstoj* », Daniel Rancour-Leferriere cite directement Osipov analysant « la fixation de Tolstoj sur l'imgo maternelle » et la « nostalgie » (*toska*) qu'il éprouvait pour cette mère trop tôt disparue, une nostalgie qui pourrait bien être à la source des relations pour le moins paradoxales que l'écrivain a par la suite entretenues avec les femmes, réelles ou imaginaires²⁸.

Même si la démarche psychanalytique d'Osipov ne nous convainc pas toujours, nous littéraires toujours rétifs à l'intrusion des autres sciences humaines dans notre champ disciplinaire, elle a le mérite d'offrir une issue intellectuelle à mon avis relativement satisfaisante aux multiples tensions, contradictions voire aberrations sans cesse soulevées par la critique, dans l'œuvre de Tolstoj comme chez l'homme : l'archaïste qui fut l'un des plus grands modernes, le moraliste qui cohabitait avec le sensualiste, le pourfendeur de l'art qui le disputait à l'artiste consommé... autant de dissociations tragiques sur lesquelles la psychanalyse avait sans doute aussi son mot à dire.

²⁷ D. Rancour-Leferriere, *Tolstoj on the Couch. Misogyny, Masochism and the Absent Mother*, New York University Press, New York, 1998.

²⁸ D. Rancour-Leferriere, « *Krejcerova sonata. Klejnanski analiz tolstovskogo neprijatija seksa* », in V.M. Lejbin (ed), *Klassičeskij psixoanaliz i xudožestvennaja literatura*, SPb, 2002, p. 148.